

TAL PARA CUAL
OU, EN FRANÇAIS, A BON CHAT BON RAT.

Suite.

Don Juana plongeait dans l'eau le sucre spongieux, l'avala, invita M. Matherel à l'imiter, alluma une *pipilla* et commença :

— Je suis née à Madrid, je m'appelle Juana de la Ronda. A seize ans j'épousai don Xavier Figueras ; et quoique mon mari ne fût pas à beaucoup près, aussi jeune que moi, je l'aimais autant que j'en étais aimée. Au bout d'un an, nous étions aussi heureux que le premier jour, sauf un seul point qui chagrinait surtout don Xavier : nous n'avions pas d'enfants. A l'âge que j'avais, c'était peu inquiétant ; mais mon mari n'était pas raisonnable. Nous fîmes alors des nevaines et un voyage à St. Jacques de Compostelle. En retournant à Madrid, notre voiture fut un moment entourée par une bande de *gitanos* et que vous appelez des Bohémiens ; c'était une horde tout entière ; gens peu sûrs et dont on ne se délivre qu'en leur jetant une aumône. Don Xavier avait déjà ses mains pleines de pièces blanches, je l'arrêtai :

— Vous voulez un enfant, lui dis-je, achetez-en un ; vous égayeriez ainsi votre maison que vous trouvez trop triste et ferez une bonne action.

J'avais vu dans les bras d'une gitana une petite fille de deux ou trois ans, belle quoique brune, et dont les haillons me firent pitié.

— Combien l'enfant ? dis-je à la gitana. — Le collier que vous avez au cou, répondit-elle.

Je lui jetai mon collier, mon mari prit l'enfant et nous partîmes. Cette enfant, c'est Isabelle !

— Isabelle ! Isabelle n'est pas votre fille ? s'écria M. Matherel. — Je l'aime autant que si elle était à moi, poursuivit tranquillement l'Espagnole, mais je l'ai achetée à des Bohémiens, elle m'a coûté une belle chaîne d'or le plus fin, et que nous appelons *cadeva del Mexico*, qui faisait dix fois le tour de mon cou : je ne la regrette pas.

— Mais, dit M. Matherel, que cette confidence mettait mal à l'aise, vous n'avez point d'enfants, madame ? — Aucun.

— Et vous avez adopté Isabelle ? — Du tout.

— Mais, du moins, cette jeune fille sera votre héritière ? — Pas davantage.

— Isabelle n'a donc rien ? — Pas un *duro*, pas un *maravedis* ; en français, pas un liard. Je voulais, continua dona Juana avec un sang-froid tout à fait castillan, lui faire épouser don Alonzo, mon neveu, auquel revient tout naturellement ma fortune ; mais Isabelle ne l'aime pas ; je ne veux point forcer son inclination ; elle est libre, et, comme vous l'avez dit vous-même, elle a assez de qualités pour compenser son manque de fortune...

Votre fils, et vous surtout, vous M. Matherel, avez souhaité qu'Isabelle fût pauvre, qu'elle n'eût ni noblesse, ni fortune, ni même un lieu pour reposer sa tête... Soyez satisfait, monsieur, vos souhaits sont accomplis... Oui, monsieur, j'accorde la main d'Isabelle à votre fils, qu'il vienne, qu'il se présente... Je suis heureuse de voir que ce mariage est aussi agréable au père qu'au fils.

— Oui... oui... madame, dit en balbutiant M. Matherel, qui quitta son fauteuil et sortit du salon dans un trouble de mauvais augure pour l'union prochaine des deux jeunes gens.

II.

M. Matherel sortit de l'hôtel avec tout l'air d'un homme déçu dans ses espérances et qui a fait un faux calcul. Il avait joué le désintéressement, il avait fait fi de la fortune, affecté des mœurs patriarcales, et il était pris dans ses propres rêts. Au lieu de rentrer chez lui où il aurait probablement trouvé son fils, il longea les Tuileries, prit le pont de la chambre des députés et s'engagea dans une des contre-allées des Champs-Élysées. Il admirait son imprudence : comment lui, homme de sens, avait pu se laisser aller à dire à une femme étrangère, qu'il serait trop heureux de voir son fils épouser Isabelle, si elle était pauvre, nue, sans parenté, sans famille, et mille autres sottises, qu'il parait qu'on ne doit pas dire, même quand on ne le pense pas. Ces paroles imprudentes n'étaient pas tombées par terre, l'habile Espagnole s'en était emparée et n'avait pas manqué de les lui opposer. Que ferait-il maintenant ? La crainte de se démentir lui ferait-elle approuver un mariage ridicule ? Non, sans doute, il ne pousserait pas la duperie jusque-là ; M. Alfred s'arrangerait comme il pourrait, il ferait des élégies autant qu'il en voudrait faire, mais il n'épouserait pas Isabelle.

— Que cette femme est rusée ! se disait-il ; avec quelle adresse elle a mis en avant son neveu, ce don Alonzo de la Ronda qui, à ce qu'elle prétend, est amoureux de la jeune fille ! Don Alonzo n'y a jamais songé, et s'il l'aimait, par hasard, Mme. Figueras serait la première à éloigner son neveu d'une union aussi peu sortable. On n'épouse pas des bohémiennes, se disait-il en frappant dans ses mains, qu'

a coûté une chaîne d'or ! Il paraît que Mme. Figueras est venue en France pour s'en défaire... C'est tout simple ; mais moi, je n'ai pas un fils et dix mille livres de rente pour sa bohémienne ! Mlle. Isabelle ira se pourvoir ailleurs... Je ne m'étonne plus si on a attiré mon fils : on voulait me duper.

M. Matherel faisait ces réflexions, lorsque tout à coup Alfred vint passer son bras sous celui de son père, et avec l'ardeur impatiente d'un jeune homme :

— Eh bien ! mon père... Mme. Figueras... vous l'avez vue ! — Je sors de chez elle.

— Vous l'avez vue... vous l'avez trouvée seule... vous lui avez dit ?... — Des choses ridicules, monsieur, dont je me mords les doigts depuis une heure.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Alfred, tout est perdu ! elle nous refuse ! — Nous n'avons pas ce bonheur, monsieur.

— Que voulez-vous dire ? — Qu'il ne faut plus songer à ce mariage, monsieur, je n'ai que faire d'une semblable Isabelle.

— Madame Figueras ne veut pas me donner sa fille ! je m'en doutais. — Madame Figueras n'a pas de fille, monsieur.

Elle est morte ! Isabelle est morte ! s'écria Alfred avec terreur. — Non, monsieur, non, Isabelle se porte supérieurement, mais elle n'est pas pour vous.

— C'est ce perfide don Alonzo. — Point du tout, monsieur.

— Expliquez-vous, mon père, expliquez ! — Je vous dis que Mme. Figueras n'a pas de fille, qu'Isabelle est une...

— Une quoi ? — Une fille de brigands, de voleurs, de bohémiens... oui, mon fils, de bohémiens, une fille achetée sur un grand chemin au prix d'une chaîne d'or et peut-être de cuivre.

— Eh bien, mon père, qu'est-ce que cela fait ?

— Ce que cela fait ? et vous croyez que je vous laisserai épouser une bohémienne qui n'a ni feu ni lieu, que ses parens déguenillés peuvent venir réclamer tous les jours.

— Mais, mon père, permettez... — Je ne le permettrai jamais.

— Permettez une réflexion : qu'Isabelle soit ou non la fille de Mme. Figueras, elle n'a pas moins été élevée convenablement, elle n'en a pas moins toutes les qualités que vous lui avez reconnues vous-même, et vous savez que nous avons souhaité tous deux qu'elle fût sans un sou, pour mieux prouver à cette famille étrangère que c'était Isabelle que nous voulions et non pas sa fortune. — C'est vous qui avez dit cette sottise et qui êtes cause que je l'ai répétée.

— Comment ! mon père, vous me trompez ? — Non, mon fils, je vous passais une exaltation qui est de votre âge et qui n'est pas plus raisonnable pour cela. Plus le mariage est une chose sainte et plus il faut se mettre à l'abri de tout regret, de tout retour fâcheux ; pour y parvenir il ne faut s'allier qu'avec d'honnête gens, d'une fortune au moins pareille à la sienne. Vous voyez qu'aucune de ces conditions ne se rencontrent ici. Je vous défends donc de songer davantage à cette jeune fille, et même de remettre les pieds chez Mme. Figueras.

La fin au prochain numéro.

TOUTES PERSONNES qui doivent à la succession de feu MESSIAH J. E. MORISSET, en son vivant, curé de St. Jean l'Évangéliste, et ceux qui ont des RÉCLAMATIONS à faire, sont priées de se présenter sans délai à St. Jean l'Évangéliste en l'étude de P. P. DEMARAY notaire, qui est chargé de régler les affaires de la succession.

11 Septembre, 1844.

TOUTES personnes qui doivent à feu M. J. Z. CARON vicaire-général, curé de St. Clément et celles qui ont quelque balance à faire sont priées de se présenter tous les MERCREDI et JEUDI prochain et suivantes de chaque semaine à l'exécuteur du testament J. O. ARCHAMBAULT à St. Théodose, ou chez M. Ls. HAINAULT, N. P.

MANUEL OU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE,
DEDIÉ À LA JEUNESSE CANADIENNE

PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA.

LES PERSONNES qui désireraient se procurer le petit ouvrage ci-dessus, pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix : un schelling ; dix schellings la douzaine.

N. B. — Cette réduction dans le prix de cet ouvrage est telle que ceux qui sont au fait des dépenses qu'occasionne l'impression d'un livre aussi volumineux, comprendront facilement qu'il n'y a que le désir de le répandre dans toutes les classes qui ont pu y donner lieu. On espère donc trouver une compensation dans l'empressement de chacun à en faire l'acquisition.

ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELEAU & LA MOTHE,

Rue Ste. Thérèse, vis-à-vis l'imprimerie de MM. J. STARR et Cie.